

Séance publique du 7 février 2022

La Babylonie en danger : enjeux et obstacles

Jérôme CHAPUISAT

Professeur honoraire au Conservatoire National des Arts et Métiers
Ancien recteur de l'académie de Montpellier

MOTS-CLÉS

Accès à l'eau, biodiversité, fleuves internationaux, zone humide, archéologie, patrimoine, Unesco, islam chiite, résistance

RÉSUMÉ

La Babylonie est frappée par toutes les grandes crises contemporaines, le recul alarmant des zones humides et de la biodiversité, le changement climatique et la pénurie d'eau douce, les grands fleuves internationaux et les conflits entre états riverains, l'exploitation massive des hydrocarbures et leurs terribles nuisances, le choc des civilisations et les guerres au Moyen Orient, les affrontements interconfessionnels au sein du monde arabo-musulman. Avec en plus un risque croissant d'exils et d'émigration vers l'Europe.

Le berceau de la civilisation sumérienne puis akkadienne, le Jardin d'Éden des Écritures, les vestiges encore enfouis de la glorieuse Babylone, le grenier d'abondance du grand califat abbasside, le joyau du golfe persique et l'immense zone des marais millénaires qui ont fait sa fortune vont-ils disparaître ?

Nota. À cause du confinement imposé suite à la pandémie de la Covid 19, cette séance s'est tenue sous forme de vision conférence.

En juillet 2016, le Comité du patrimoine de l'Unesco a pris la décision de classer au Patrimoine mondial de l'humanité les sites des Cités sumériennes d'Eridu Uruk et UR, entourés d'une vaste zone humide formée par les quatre marais d'Irak, les Ahwar en arabe. Dans l'exposé des motifs, l'ensemble est qualifié de refuge exceptionnel de biodiversité et les sites de reliques des Cités sumériennes. Trois ans plus tard, en juillet 2019, le même comité a décidé de classer aussi au Patrimoine mondial le grand site de Babylone, cité prestigieuse et mythique à laquelle les religions du Livre ont accolé une réputation sulfureuse.

Par ses deux décisions, l'Unesco nous adresse un double message. 1/ la Babylonie est porteuse de richesses agro- écologiques et archéologiques exceptionnelles que la communauté internationale se doit d'aider à sauvegarder et valoriser ; 2/ le biotope des marais et celui des sites archéologiques des premières cités sumériennes forment un tout diversifié mais indissociable.

Ce message de l'Unesco nous emmène directement au cœur d'un pays particulier, le sud irakien ou, mieux encore, le Bas Irak que les anciens ont depuis longtemps pris l'habitude de nommer la Babylonie. Ce pays est l'un des rares à être porteur de plus de 6 000 ans d'histoire (et encore pour ne pas remonter jusqu'à sa préhistoire), soixante siècles d'existence connue et documentée qui ne peuvent donc être parcourus que dans le temps long, cher à Fernand Braudel.

C'est dans ce pays que je vous entraîne pour vous présenter une sorte de biographie de la Babylonie, qui va me conduire à commencer – encore un emprunt à Fernand Braudel et Christian Grataloup – par quelques séquences d'une géohistoire qui marque à jamais et si fortement toute son existence.

La géographie de l'Histoire

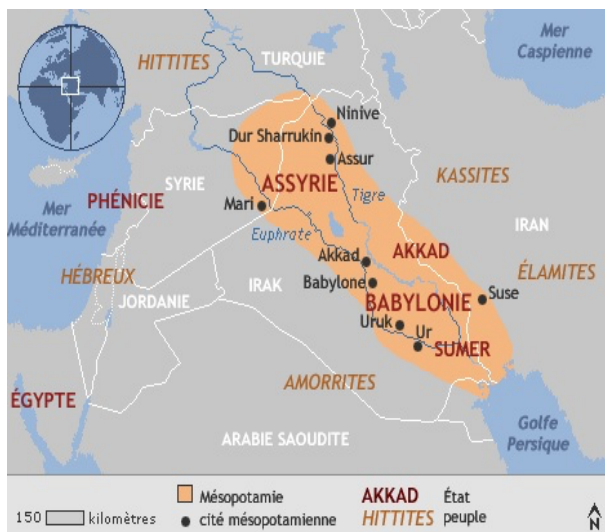


Fig.1 : La Babylonie historique (L'Histoire pour tous 23/02/2021)

Une vaste plaine, quasiment plate sur plusieurs centaines de km, comprise entre les 30° et 32° degrés de latitude nord. Cette plaine couvre environ 1/6^{ème} de l'Irak, elle est bordée à l'ouest par une large zone désertique de type arabe, à l'est par les contreforts des massifs montagneux d'Iran et au sud par le golfe persique (fig.1).

Sa frontière nord est d'une autre nature, nous y reviendrons.

Deux grands fleuves que, dans la bible, la Genèse présente comme un don de dieu, l'Euphrate à l'ouest et le Tigre à l'est, descendent des hautes terres d'Anatolie et traversent la plaine du nord au sud. Avant de se jeter dans le golfe persique, ils confluent dans le Shatt al arab qui traverse leur delta commun, long de près de 200 km et sert de frontière sud-est entre l'Irak et l'Iran.

Entre ces deux fleuves et leurs affluents, une vaste zone humide naturelle alimentée par les eaux de l'Euphrate et du Tigre. Ce sont les marais d'Irak, les Ahwar déjà cités. Aux plus belles heures de l'antiquité, leur surface a pu atteindre les 30 000 km², soit la surface de l'actuelle Bretagne ou, plus familière pour nous, de la Camargue mais à la puissance 30.

Ce vaste territoire est constitué de trois sous-ensembles : des zones purement aquatiques formées du lit des fleuves et du cœur des marais, des zones mixtes ou semi-

aquatiques alternant des espaces de terre ferme à vocation d'habitat léger et agricole et des espaces inondés plus ou moins régulièrement, et enfin des zones terrestres destinées à l'urbanisation, l'agriculture et à l'industrie.

À l'extrême sud, le golfe persique qui occupe une place très importante. Au cours du quatrième millénaire avant notre ère, il a subi une régression majeure en reculant d'environ 200 km, provoquée peut-être par une secousse sismique due au choc des plaques arabique et persane. On a pu mesurer que les sites des premières cités sumériennes – Ur notamment - qui étaient proches du rivage en sont à près de 200 km aujourd'hui (fig.2).



La régression du Paléorivage.

Fig. 2 Photo WIKIPEDIA : Basse Mésopotamie

Deux points fondamentaux à retenir. L'un concerne l'abondance et la maîtrise des eaux qui ont fait de l'agriculture la première valeur sûre de l'antique Sumer. Tout au long de son histoire, la Babylonie servira de grenier d'abondance à ses habitants et ses envahisseurs. Son agriculture irriguée sera la cause et l'étalon de sa prospérité. Une surexploitation agricole entraînera son déclin.

Le contexte agricole permet aussi de régler un point non encore précisé. La limite septentrionale de la Babylonie a toujours été fixée historiquement par la zone de culture du palmier-dattier, la seule et emblématique plante arborescente de ce territoire,

L'autre point fondamental de la géographie des lieux est que depuis Sumer, la Babylonie occupe une position stratégique qui permet l'accès direct au golfe persique et, au-delà, à l'océan indien et à tous ses rivages. Pour le meilleur et pour le pire comme nous le verrons.

C'est dans cet écrin d'exception que se sont installés les premiers sumériens dès le néolithique. D'abord, en petites communautés familiales semi-sédentarisées. Mais au fait qui sont ces premiers sumériens qui décidèrent de s'installer puis de se fixer en ces lieux ?

Le mystère reste entier de nos jours. On ne sait ni d'où ni comment ils sont arrivés là. Ils parlaient une langue inconnue et rattachable à aucun groupe existant, ils constituent

un isolat linguistique. Leur dénomination n'offre aucun éclaircissement. Ce sont leurs plus proches voisins, au nord, les Akkadiens qui, venus beaucoup plus tard, à la fin du troisième millénaire avant notre ère pour les envahir, les qualifieront de sumériens. C'est-à-dire en langue akkadienne d'autochtones, sans autre forme d'identification que d'être des primo-arrivants.

Selon certains spécialistes, tout a commencé à Sumer, c'est là que serait apparue la première civilisation au sens plein et contemporain du terme (D. Charpin et S. N. Kramer, op. référencé).

Pendant plus d'un millénaire, les cités sumériennes sont restées entre elles, la plupart du temps indépendantes mais parfois réunies, par exemple dans les royaumes d'Uruk ou Larsa. Cette période des dynasties archaïques les a vues prospérer économiquement et rayonner culturellement grâce en particulier à leur invention la plus célèbre, l'écriture cunéiforme, premier des grands moyens de communication.

L'écho de cette prospérité s'est répandu bien au-delà des limites du pays, jusque sur les rives du levant méditerranéen. Elle a suscité bien des convoitises, jusqu'à provoquer l'invasion et la conquête du pays par leur grand voisin du nord, le royaume d'Akkad de langue et de culture sémitiques.

Le dernier trait de génie des sumériens, lors de l'invasion akkadienne et avant d'en être submergés, a été de bien réagir en face de la force brutale des envahisseurs. Après quelques tentatives vaines de résistance, ils ont choisi de ne pas traiter les conquérants en barbares ennemis, mais plutôt de les apprivoiser et finalement les assimiler.

Les akkadiens ont adopté le mode de vie des sumériens, préservé leur culture et choisi l'écriture cunéiforme pour leur langue. C'est ainsi que Sumer rayonnera encore longtemps sur tout le moyen orient.

Le peuple sumérien originel a perdu son autonomie, la langue sumérienne a entamé son lent déclin qui va quand même durer près de deux millénaires. Mais, la culture, la religion et la civilisation sumériennes continueront de se répandre dans tous les pays voisins. C'est de ces derniers feux du génie proprement sumérien que naîtra le choix de Babylone comme capitale du nouvel empire. Le royaume akkadien s'effondrera vers – 2180 avant notre ère, laissant son trône pour peu de temps à la 3^{ème} et dernière dynastie d'Ur, dite néo sumérienne.

Les leçons de l'histoire

L'histoire a déjà 2000 ans quand s'ouvre alors une nouvelle ère pour la Babylonie qui entre dans le temps des Empires. Sous des formes très différentes, certes, mais en s'en tenant au temps long, on peut dire que ce temps des Empires va durer 4000 ans, de la fin du troisième millénaire avant notre ère jusqu'au début de notre 20^{ème} siècle, de l'invasion par les Amorrites descendus de l'ancienne Assyrie jusqu'à l'effondrement de l'Empire ottoman.

Plutôt qu'un trop long récit inabordable, je vais seulement tirer les principales leçons, pour la Babylonie, de cette longue séquence au cours de laquelle elle a vécu principalement sous domination étrangère. Le tableau synoptique ci-joint sert à contextualiser les points à retenir.

Par sa situation particulière au contact de grands empires assyrien, persan, arabe et ottoman, la Babylonie a vécu pendant ces quarante siècles un grand nombre de conquêtes, d'invasions et de destructions. Elle s'en est relevée, parfois très péniblement.

En faisant le total des périodes dynastiques Élamites, Kassites, Acheménides, Arsacides, Sassanides et Safavides, il apparaît clairement que c'est de l'est, aujourd'hui iranien, que sont venues les occupations les plus nombreuses et les plus longues.

Le temps des Empires

Périodes	Dynasties/Royaumes	Grands noms
<i>Avant notre ère</i>	-2180 à 2004 <u>3^{ème} Dynastie néo-sumérienne (Ur)</u>	Sargon D'Akkad
<u>Période Isin/ Larsa 2004-1764</u> <u>1^{ère} dynastie des pays de la mer.</u>	-2004 à 1595 Royaumes Amorrites / Elamites	Hammurabi
<u>2^{ème} dynastie d'Isin 1154-1027</u> <u>2^{ème} dynastie des pays de la mer 1026-1006</u>	- 1595 à 609 Royaumes Kassites / Assyriens	
	-609 à 539 <u>Dynastie Néo-babylonienne</u>	Nabuchodonosor II
	-539 à 331 Dynastie Achéménide	Cyrus Le Grand
	-331 à 141 Dynastie Séleucide	Alexandre Le Grand
<i>Année Zéro</i> <u>Royaume de Characène</u> <u>127^{av} notre ère - 150</u>	-141 à 224 Dynastie Arsacide (Parthes)	Mithridate 1 – Arsace V
	-224 à 636-651 Dynastie Sassanide	Mohammed Hégire (622)
9 ^{ème} siècle <u>Révolte des Zanj.</u>	-651 à 1055 Empire Califat abbasside	Harun Al Rachid
	-1055 à 1534 Invasions Turco-mongoles	Tamerlan
17 ^{ème} siècle <u>Dynastie des Pachas de Bassorah</u>	-1534 à 1920 Empire Ottoman	
	Invasions Safavides	Soliman Le Magnifique
<u>Dynastie Hachemite</u>	-1920 à 1932 Protectorat Britannique	Abbas 1 ^{er} le Grand

Les empires occupants ont laissé des traces matérielles de leur passage, ils ont aussi contribué au brassage des populations. L'exemple le plus clair est celui du royaume Lakhmide. Pendant la période sassanide, entre les III^{ème} et VI^{ème} siècles, cette tribu arabe préislamique, en partie christianisée, s'est installée et progressivement sédentarisée sur la rive droite de l'Euphrate, au contact direct des populations locales déjà implantées.

Même si la Babylonie conquise a dû subir une sorte de déclassement, de provincialisation et parfois de marginalisation aux confins des Empires, elle a toujours

cherché à résister aux tentatives d'assujettissement ainsi qu'à préserver son autonomie et sa singularité.

Ces rébellions et/ou ces invasions de la Babylonie ont aussi une autre raison qui lui est propre. Souvent prospère mais toujours vulnérable à cause de sa géographie, le pays a souvent servi de terrain de conflits et d'affrontements entre puissances rivales qui le convoitaient. Ces guerres sur son sol, mais entre puissances étrangères, ont causé beaucoup de destructions et de pillages. Quelques opportunités aussi.

La Babylonie, si elle n'en est jamais sortie indemne, en a souvent profité pour jouer les uns contre les autres par des alliances changeantes et d'opportunité. Les Élamites contre les Assyriens, les Achéménides contre les Grecs, les Arabes contre les Sassanides, les Safavides contre les Ottomans et enfin les Ottomans contre les Anglais ou inversement.

Pour achever ce rapide inventaire des leçons de l'histoire, quelques mots sur les deux derniers siècles. Au XIX^{ème}, la Babylonie a connu le lent déclin de l'empire ottoman, le tout début de l'activité pétrolière, la colonisation et l'exploitation occidentales. Au XX^{ème}, la guerre meurtrière des Britanniques contre les Ottomans, l'effondrement de l'Empire, le protectorat anglais et la décolonisation, la création de l'Irak avec des frontières qu'il n'a pas choisies.

Depuis, le nouvel Irak a subi quatre révolutions et quarante ans de guerres, avec en toile de fond la lente et laborieuse construction de l'État irakien. Pour en avoir vécu bien d'autres, la Babylonie n'en a pas moins été malmenée. Dans ce contexte difficile et de crise globale, le sud irakien est confronté à toutes sortes d'urgences, de sorte que la sauvegarde et la mise en valeur des marais et des cités antiques ne peut pas figurer au premier rang de ses priorités.

On mesure bien ainsi le véritable défi que représentent les objectifs courageux que l'Unesco propose à l'Irak et à la communauté internationale.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les problèmes nombreux que pose la sécurité intérieure de l'Irak, sauf pour souligner que le pseudo califat islamique de Daech ne s'est pas installé en Babylonie, il a été arrêté à Fallujah sur l'Euphrate, à soixante km à l'ouest de Bagdad.

Pas plus sur la situation militaire actuelle du pays, sauf qu'une fois de plus, le sud irakien sert de terrain d'affrontement entre puissances étrangères, d'un côté les États-Unis d'Amérique soutenus par une coalition disparate et de l'autre la république islamique d'Iran, et qui mènent entre eux une guerre par procuration. Pourtant, les deux adversaires furent dans un premier temps, alliés contre Daech et son état islamique.

Il convient en revanche de prendre la mesure des enjeux et des obstacles auxquels est confrontée la Babylonie et que soulèvent directement les décisions d'inscription au PMH prises par l'Unesco. Il en existe cinq principaux, tous au cœur des grands débats contemporains dans le monde.

L'eau des fleuves

La Babylonie ne bénéficie pas de précipitations naturelles abondantes, à l'inverse du nord irakien montagneux, chaud en été, froid en hiver et humide. Seuls, les fleuves l'alimentent en eau douce.

À l'ouest, l'Euphrate prend sa source en Anatolie turque, traverse le plateau syrien avant de couler en Irak pour la moitié de son parcours. L'Euphrate a toujours eu un cours capricieux et changeant à l'occasion des crues notamment. Ces changements de lit ont pu atteindre jusqu'à plusieurs km de distance sur une plaine où la pente naturelle n'est que de 12 mètres en 300 km. Ces caprices des eaux ont eu pour conséquence de noyer

certains sites ou villages et de les engloutir sous d'épaisses couches sédimentaires ou même une nappe phréatique.



Fig. 3 : Le système fluvial (Institute for the study of war).

À l'est, le Tigre, lui-aussi, descend d'Anatolie et traverse l'Irak pour les trois-quarts de son parcours, grossi, surtout au sud, par quelques affluents descendus des montagnes iraniennes. Sa pente naturelle est presque aussi faible dans la plaine babylonienne puisqu'elle n'est que de 24 mètres au total.

Comme le disent les statistiques, cette réserve d'eau est en théorie la plus importante de tout le moyen orient. Mais dans la réalité, l'Irak est positionné en bassin versant et le sud irakien en extrême aval. C'est dire que sa ressource en eau douce dépend de la gestion des fleuves en amont, soit en Turquie, en Syrie, en Iran et dans le haut Irak également.

Or, à ce jour, il n'existe aucun accord international pour définir le statut, la gestion et le partage de l'eau des fleuves. En interne à l'Irak, tout dépend de la politique arrêtée par le ministère national de l'Eau et de sa mise en œuvre localement.

La Turquie a élaboré de son côté de grands projets qui prévoient 22 barrages et 19 usines hydroélectriques. Les travaux en cours n'ont pas été négociés. Côté syrien, la guerre civile a mis les projets à l'arrêt mais jusqu'à quand ? Il en existe aussi dans le haut Irak tandis que Bagdad et les grandes villes du nord détournent l'eau des fleuves pour faire face à leurs besoins.

Que reste-t-il pour la Babylonie ? Les études officielles et les experts annoncent que de vastes étendues de terres agricoles, des zones de pêche, des sources d'eau potable et de production d'énergie électrique sont déjà épuisées (cf. plusieurs dépêches d'agence AP ou Reuters).

Et le dernier rapport du GIEC prévoit que le réchauffement climatique menace la plaine babylonienne, à échéance rapprochée, de températures assez régulières égales, voire supérieures, à 50 degrés. Ce sont au total au moins sept millions de personnes qui sont menacées de sécheresses récurrentes et de famines.

À ces signaux d'alarme, s'ajoute la qualité des infrastructures d'accès à l'eau potable qui sont très inégales entre nord et sud irakiens, bien plus déficientes dans le sud. Avec comme conséquence mécanique de la raréfaction de l'eau, un taux croissant de

salinisation endogène, phénomène qui continue d'affecter les trois provinces les plus méridionales de la Babylonie.

L'industrie pétrolière est, elle-même, très consommatrice d'eau. 70% de la production nationale irakienne - soit environ 3 millions de barils/jour dans des conditions normales - vient du sud. Or, pour des raisons de rendement, chaque baril de pétrole extrait doit être compensé par un volume d'eau équivalent afin de maintenir la pression. Et pour le sud, c'est une sorte de triple peine, la pollution aux hydrocarbures et la surconsommation d'eau sans en avoir les retombées financières. D'aucuns ont même évoqué la « malédiction » du pétrole.

La liste des autres pollutions anthropiques n'est pas neutre non plus, qu'elles soient d'origine industrielle, agricole, commerciale ou domestique. Avec leur cortège de problèmes sanitaires et sociaux.

Dernier point sur les fleuves, la navigation fluviale fut jadis prospère. L'Euphrate n'est plus navigable que pour les barques légères et à usages domestiques, en raison de son niveau d'eau irrégulier et insuffisant. Il est aussi encombré par la présence, tout au long de son cours, de norias - moulins à eau - et d'autres équipements hydrauliques qui nuisent à la navigation.

Le Tigre reste plus praticable, surtout entre Bagdad et Bassorah, donc au sud. Il peut accueillir des radeaux, barques pirogues de petite taille et des bateaux de volumes intermédiaires à usages divers, notamment commercial, mais pas des péniches ou navires de gros tonnage. Les transports sont donc principalement routiers.

Les chroniques de la Babylonie historique montrent que l'essentiel de sa prospérité était lié jadis au commerce par et avec le golfe persique et non aux échanges sud-nord. Les routes de l'Asie vers le levant passaient bien plus au nord, par l'ancienne Ninive ou actuelle Mossul. Les choses ont beaucoup évolué. La militarisation du golfe le rend peu propice au commerce. Les échanges intérieurs avec Bagdad et le nord irakien sont devenus prioritaires. L'un des enjeux importants sera d'éviter que le développement de ces échanges terrestres sud-nord ne se fassent pas au détriment de l'eau des fleuves et des marais.

La sauvegarde des marais

Depuis que l'Irak a adhéré, en 2008, à la convention internationale, dite Ramsar, du nom de la ville iranienne où elle fut signée, l'ensemble des marais sud irakiens est reconnu comme le plus grand écosystème de zone humide de l'Eurasie occidentale (fig. 4).

Les marais sont alimentés par l'eau des deux fleuves, principalement l'Euphrate, mais aussi le Tigre pour les marais de l'est, auxquels il faut ajouter le Karun qui descend directement des monts du Zagros iranien pour se jeter, lui-aussi, dans le Shatt al arab. Ils sont constitués de marécages et de lacs souvent peu profonds, baignés d'eau douce.

Aujourd'hui, ils sont répartis en trois zones contiguës : entre les deux fleuves, le marais central, au sud de l'Euphrate le marais Al Hammar – le plus grand - et dans lequel s'étend le lac salé éponyme, enfin à



Fig. 4 : un territoire amphibie
(Wikipédia marais d'Irak)

l'est sur les deux rives du Tigre et qui déborde en partie sur le Khuzistan iranien, le marais Hawizeh transfrontalier.

Selon la fiche technique établie depuis 2006 par le Worldlife Fund, les Ahwar sont reconnus comme une zone de biodiversité exceptionnelle. Pour les espèces animales, en premier lieu, et parmi elles principalement les oiseaux dont une quarantaine d'espèces endémiques répertoriées auxquelles se joignent régulièrement des millions d'oiseaux migrateurs.

Autres espèces animales abritées dans les marais, les poissons (les carpes surtout) en grand nombre, les reptiles et sauriens, les mammifères d'eau en particulier les loutres d'Irak. Une mention particulière pour les buffles qui vivent dans les marais en troupeaux et occupent une position multifonctionnelle sans laquelle la vie dans les marais serait peu concevable.

Aussi riche est la biodiversité pour les espèces végétales dont environ quatre cents sont répertoriées, parmi lesquelles dominent les emblématiques roseaux et les papyrus ainsi que les divers maraîchages. Comme l'a montré, en 2007, Jennifer Pournelle, spécialiste éminente des marais sud irakiens (op. référencé), la faune, en particulier la pêche, et surtout la flore, notamment les roselières, jouent un rôle déterminant dans l'écosystème des marais et sa revitalisation.

Le biotope des marais est évidemment aussi fragile qu'exceptionnel. Et pourtant la vie quotidienne du pays ne l'a pas toujours ménagé. Un épisode récent encore moins que les autres. Au plus chaud de la guerre contre son grand voisin iranien (1980-1988), Saddam Hussein (SH) a fait procéder au drainage massif et à l'endiguage des marais du centre et de l'Euphrate. Il voulait tout bonnement les assécher pour y débusquer les ennemis, les déserteurs et tous ceux qui auraient pu y trouver refuge.

Après la guerre, le marais central et l'ensemble du marais Al Hammar avaient perdu 90% de leur surface et, pendant les temps qui ont suivi, ils n'ont fait l'objet d'aucune restauration sérieuse. La catastrophe écologique a empiré. Ce n'est qu'après la chute de SH, à partir de 2003, qu'une remise en l'état des marais asséchés a été entreprise (fig5).

Avec l'aide internationale et une nature heureusement résiliente, les habitants des marais et les chefferies locales sont parvenus à en reconstituer environ 40%. Ceci a permis aux autorités irakiennes de préconiser, à l'horizon 2035, une restauration et une revitalisation des marais à hauteur de 75% de leur état des années 1970 (sur l'état d'avancement de la revitalisation des marais voir liberation.fr 05/11/2019).

Cette prévision peut sembler très optimiste. Des spécialistes en hydrologie ont calculé que, pour tenir cet engagement, il faudrait réserver aux marais plus de cinq milliards de m³ d'eau douce par an, en plus des autres usages déjà déficitaires. L'étiage des eaux fluviales, les pollutions, l'assèchement des sols, le réchauffement climatique créent une situation critique pour l'écosystème des marais (cf. dépêche Reuters 14/10/21).

La biodiversité est frontalement menacée. Les enquêtes se succèdent qui montrent que les poissons meurent en masse, les loutres d'Irak sont en voie de disparition et les buffles d'eau sont en grandes difficultés, victimes de doses parfois létales de salinisation de certaines eaux lacustres. Les colonies aviaires se réduisent petit à petit.



Fig. 5 : L'assèchement des marais
(Photo : M Le Monde 2018)

Les marais eux-mêmes et l'agriculture qui leur est attachée ont atteint des seuils de réduction historiquement bas qui menacent leur survie. Le biotope sud irakien risque de rejoindre le long martyrologe des zones humides à jamais disparues. La désertification et l'exode vers les villes environnantes, telles que Nassyriah, Bassorah ou Al Amarra ne serait qu'une mauvaise réponse à ce désastre humanitaire et écologique.

Mais la cause n'est pas perdue ! Un moment tentés par l'exil, les habitants des marais reviennent en nombre ou cherchent à revenir. Les autorités et chefferies locales se mobilisent avec le soutien de plusieurs ONG irakiennes et extérieures.

Des projets de revitalisation de la faune ou de reconstruction des canaux et des digues détruits par la guerre s'élaborent pour ré-inonder les zones en voie d'assèchement, pour dépolluer les eaux contaminées ou relancer des activités agricoles et artisanales. Excès d'optimisme peut-être, certains proposent même de développer un écotourisme dès que possible pour stimuler ce retour à la vie.

À cette résistance acharnée au désastre, on trouve deux explications. La première, parce que ce peuple a depuis toujours gardé une farouche volonté d'assurer sa survie et son autosuffisance. C'est dans ses gènes et il ne veut pas y renoncer. La seconde, parce que les marais ont régulièrement démontré une capacité de résilience très supérieure à la moyenne, aidée par une nature féconde. Et les marais ne sont pas isolés dans ce combat, les cités antiques de Sumer Akkad et Babylone font partie du même biotope.

Les cités antiques

Leur sauvegarde constitue un enjeu culturel majeur en rapport avec la place éminente de ces cités antiques dans l'Histoire de l'Humanité. Rappelons que le génie sumérien a su développer en même temps l'agriculture irriguée et l'urbanisation, toutes deux si caractéristiques de ce pays comme les deux faces d'une seule et même civilisation.

Pascal Butterlin (op. référencé p. 68) évoque l'étroite symbiose entre les cités États et le monde amphibie du sud irakien. Cités et marais ont toujours été entrelacés. Les cités ont chacune construit leur prospérité sur l'exploitation des marais et l'agropastoralisme, jusqu'à en faire malheureusement une surexploitation qui finira par provoquer le déclin de la poule aux œufs d'or et la ruine des cités elles-mêmes.

Les fouilles entreprises, depuis un peu plus d'un siècle seulement, n'ont encore révélé qu'une faible partie des vestiges enfouis. Certains sites resteront probablement inaccessibles à jamais parce que trop enfouis, d'autres peuvent avoir subi de fortes érosions avant de disparaître. Mais, beaucoup n'ont pas encore été fouillés, ni même localisés, par exemple les célèbres Jardins suspendus de Babylone. Malgré ces réserves, quelques éléments de description de ce patrimoine exceptionnel sont nécessaires.

D'abord, la taille des cités. Elle est naturellement variable en fonction des lieux, des périodes et du développement de chacune. Elle peut aller de quelques dizaines d'hectares – Ur la cité d'Abraham avec à peu près 100 Ha ou Larsa avec environ 200 Ha – à plusieurs centaines – Uruk, l'une des premières et des plus prestigieuses, a très vite atteint les 500 Ha – Lagash s'est agrandie au cours des temps de sites attenants et atteindra des milliers d'Ha. Babylone l'akkadienne couvrait 1054 Ha. Il s'agit bien de véritables villes dont beaucoup étaient entourées d'enceintes fortifiées.

À titre de comparaison, on peut rappeler que l'enceinte parisienne de Philippe Auguste, construite à la fin de notre XII^{ème} siècle, ne couvrait que 253 Ha. On mesure mieux la performance technique de ces cités antiques dont certaines remontent aux dynasties les plus anciennes.

Avant que ne débute une fouille, la cité signale sa présence sous la forme d'un (et parfois plusieurs) Tell, c'est-à-dire en français un tertre ou une colline sédimentaire mais artificielle, à l'intérieur de laquelle la cité antique est enfouie sous l'érosion de ses propres ruines (fig.6).

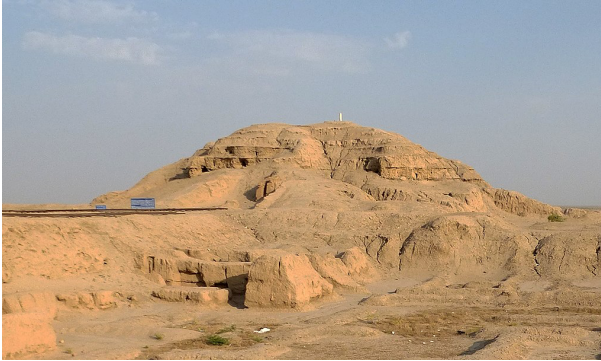


Fig. 6 : La Ziggurat d'Uruk (Wikipédia Mésopotamie)

Lorsqu'elle est bien avancée, la fouille met à jour les vestiges d'une cité avec ses rues, ses équipements, ses maisons, ses palais, et son emblématique Ziggurat, terme akkadien désignant un édifice religieux en forme de haute tour carrée ou rectangulaire à étages décroissants, à la manière d'une pyramide. Certaines avaient une surface au sol de plusieurs milliers de m² et comportaient 7 étages, dont la mythique et prestigieuse tour de Babel, jamais encore retrouvée (fig.7).



Fig. 7 : La Ziggurat d'Ur (Wikipédia Mésopotamie)

Certains de ces bâtiments étaient décorés de peintures, de fresques, de frises, parfois de sculptures ou de statues. Ils étaient aussi équipés de toutes sortes d'objets, poteries, vaisselles, outils, vêtements, monnaies... L'ensemble constitue un patrimoine immobilier et mobilier important mais rarement intact, en raison de l'érosion naturelle ou des destructions volontaires.

Les fouilles ont aussi mis à jour un patrimoine scriptural et documentaire d'une grande richesse. Il est composé de dizaines de milliers de tablettes ou de blocs d'argile, seul matériau existant sur place aux temps anciens. Sur ces supports figurent des inscriptions en caractères cunéiformes qui constituent des sources d'informations très diverses mais souvent d'un grand intérêt historique, économique, scientifique ou religieux.

La conservation et la valorisation de ce patrimoine soulèvent d'abord un problème technique, en raison des matériaux utilisés, tels que l'eau, l'argile et le roseau. Si ce patrimoine a pu traverser les millénaires, c'est parce qu'il était enfoui dans la terre. Dès qu'il est à l'air libre, il est menacé d'érosion naturelle, en particulier lorsqu'il est fait d'argile crue et de roseau ou de papyrus. Mobilier et immobilier, ce patrimoine a besoin de solutions techniques d'un coût assez élevé pour être sauvé et valorisé.

Les artefacts rocheux ou métalliques ne souffrent pas du même handicap, mais ils sont bien moins nombreux et viennent nécessairement d'ailleurs. Tel est le cas du célèbre code d'Hammurabi, rédigé en langue akkadienne et en écriture cunéiforme, vers 1750 avant notre ère. Il est constitué d'une stèle en basalte, roche volcanique issue des monts Zagros iraniens. Stèle haute de 2m 30 et large de 55 cm, exposée au Louvre. Elle a été abîmée par les guerres et les probables transferts subis, mais pas par l'érosion. À la différence des copies nombreuses qui ont reproduit ce même code sur des tablettes d'argile.

La sauvegarde de ce patrimoine se heurte à un second obstacle, culturel celui-là. Pour les extrémistes des religions du Livre, ce patrimoine archéologique a mauvaise réputation. Considéré comme produit d'un peuple de mécréants qui a trop cru en son intelligence et même voulu défier Dieu, ce patrimoine est qualifié d'impie. Babylone n'est-elle pas traitée de « grande prostituée » dans la Bible ? Une tradition islamique ne dit-elle pas que c'est la raison qui aurait conduit Ali, le gendre du Prophète, à refusé de prier sur ses ruines ?

Heureusement, la grande majorité des irakiens n'a jamais adhéré à ces positions radicales. Beaucoup considèrent même qu'il s'agit d'une richesse collective et, peut-être, la seule qui soit l'objet d'une vraie fierté nationale. Saddam Hussein l'avait bien compris qui a cherché à instrumentaliser le patrimoine historique pour asseoir son pouvoir dictatorial. Au point de se faire construire un palais qui domine les ruines de Babylone.

Un troisième risque menace la conservation et la valorisation du patrimoine ancien ; il est de nature financière et ce, malgré la rente pétrolière qui vient du sud à 70% et l'aide internationale. Les autorités nationales irakiennes ont autorisé la réouverture de certains chantiers, par exemple à Larsa, éphémère capitale du royaume suméro-akkadien. Mais elles ne font pas une priorité du financement des fouilles archéologiques, ni de la muséographie nécessaire. Ainsi le musée de Nasiriyah, ville de plus de 540 000 habitants, située à quelques kilomètres seulement de la cité d'Ur, est-il d'une pauvreté déconcertante. Les crédits et aides disponibles sont affectés en priorité à la reconstruction des sites et édifices détruits par Daech dans le nord irakien, notamment Mossul.

Les autorités locales et tribales du sud sont plus sensibles à ce risque d'abandon financier. Mais elles ont déjà bien du mal à assurer la sécurisation des sites et des fouilles en cours contre les risques notamment de pillages. Ceux-ci sont d'autant plus forts que sont à l'œuvre sur place de véritables professionnels du pillage des sites, organisés en réseaux internationaux de trafics d'œuvres d'art.

Ces pillages se sont multipliés lors de l'invasion et de l'occupation américaines de 2003 à 2005 qui ont favorisé le vol, dans les musées et les sites, de dizaines de milliers d'objets sous l'œil indifférent des soldats.

Un exemple d'actualité permet de mesurer l'ampleur du risque de pillages. En 2021, les autorités américaines ont décidé de restituer à l'Irak 17 000 pièces d'antiquité pillées et sorties en contrebande en direction des USA au cours de l'occupation militaire. Parmi ces objets, une tablette d'argile vieille de 3 500 ans qui relate une partie de l'Épopée de Gilgamesh, le grand roi légendaire de la cité sumérienne d'Uruk.

Fort heureusement, il existe aussi diverses équipes, composées de spécialistes irakiens aidés par des collègues étrangers, qui sont engagées dans la protection, la conservation et la valorisation du patrimoine. Des archéologues, des historiens, des

chercheurs et des scientifiques, et bien d'autres, soutenus par des ONG, l'Unesco et des partenaires internationaux, s'y consacrent sans relâche malgré la dureté des temps. À signaler aussi une initiative originale conduite par un spécialiste franco-irakien, Jahwad Bashara, qui consiste à numériser le plus grand nombre de sites et d'objets accessibles pour en préserver au moins l'image. (Voir Trésors de Mésopotamie. L'arche de Noé numérique. Arte 2021)

Les populations sud irakiennes

C'est, parmi les femmes et les hommes qui peuplent la Babylonie, qu'émerge un enjeu ethnoculturel déterminant. Il y a à peine un siècle, l'Irak a été créé par regroupement de trois ensembles distincts. Au sud, la Babylonie historique, au centre, Bagdad avec son agglomération et sa grande périphérie, au nord un très vaste territoire entre les deux fleuves, la Djezireh, augmenté à l'est de la partie irakienne du Kurdistan.

Secouée par des révolutions en chaîne et quarante années de guerres, la société irakienne doit aussi surmonter les problèmes identitaire et culturel que lui pose la création du pays par les Britanniques. Ses diverses composantes ont des histoires différentes comme leurs populations.

Elles n'ont pas non plus été dotées à leur création d'un ethnonyme qui s'impose pour les réunir. Celui d'irakien, le seul existant, est un héritage de l'époque persane dont la tradition qualifiait d'Iraq arab la seule Babylonie par opposition à l'Iraq ajami qui évoquait les hautes terres d'Ispahan Persépolis et du centre de la Perse.

En vieux persan, Iraq signifiait « basses terres ». (Cf. P.J. Luizard op. référencé p. 25) D'où la guerre des deux Iraq menée par Soliman le Magnifique contre la Perse safavide, en 1536 (Robert Mantran. op. référencé p.151), pour tenter d'assurer les frontières de l'Empire ottoman.

La question du nom renvoie à l'existence d'une nation irakienne inclusive pour tous les Irakiens. L'enjeu n'est pas mince. Bien que très utilisée de nos jours par les archéologues, les historiens et les journalistes, le concept de Mésopotamie n'est pourtant pas très pertinent. Il fut inventé par les Grecs, au IV^{ème} siècle avant notre ère et ne leur survécut que par la brève et limitée occupation romaine : quelques siècles coloniaux sur 6 000 ans d'histoire ne constituent pas un marqueur identitaire.

Ce n'est qu'au milieu du XIX^{ème} siècle que la Mésopotamie est réapparue, exhumée de l'oubli tout uniment par les assyriologues désireux d'asseoir leur périmètre de compétences et l'Empire ottoman soucieux de bien démarquer ses provinces moyen orientales du territoire des Perses de la dynastie Qajar (cf. les deux traités d'Erzurum 1823/1847). Nom peu probant pour identifier une nation, même traduit en arabe.

D'autant moins que le nom de Mésopotamie peut aussi se révéler annexionniste. En 1961, l'Irak revendiqua déjà le Koweït dès l'indépendance de l'Émirat. En 1991, SH prétendit légitimer son invasion par l'Irak au prétexte que le Koweït fit partie de la Mésopotamie grecque ou ottomane. En fait, pour accaparer la totalité d'un immense gisement de pétrole transfrontalier.

Quant au nom de Babylonien, il renvoie aujourd'hui à l'actuelle province de Babylone, une parmi les 18 autres du pays. Il est en quelque sorte préempté par l'administration, sans compter qu'il pourrait apparaître connoté culturellement, comme on l'a souligné plus haut. C'est pourquoi il est préférable de parler du peuple sud irakien.

Les trois sous-ensembles, sud centre et nord, qui constituent l'Irak actuel n'ont ni la même histoire, ni la même géographie. Les trois territoires ont pu être envahis et conquis par le même empire, assyrien ou perse, plusieurs fois, et puis grec, arabe, ottoman ou britannique. Cela ne doit pas faire illusion et n'implique aucune identification.

Rien d'étonnant alors à ce que ces provinces impériales différentes aient été aussi l'objet de systèmes d'exploitation différents. La Babylonie a toujours été considérée par ses conquérants successifs comme le « grenier de l'Empire ». C'est pour cette raison qu'elle fut largement exploitée et souvent mise en coupes réglées.

Autre particularité, la Babylonie – y compris les Marais – a, de tous temps, accueilli des tribus bédouines venues d'Assyrie jadis ou d'Arabie surtout. Si elle en a adopté les principaux codes, son économie agricole et son urbanisation ont accéléré leur sédentarisation, créant ainsi une culture de groupe et d'appartenance communautaire très spécifique à cette région.

On sait aussi que la Babylonie a profité d'un atout précieux et sans égal, celui de permettre un accès rare, direct et facile au golfe persique, et, de là, à toutes les opportunités militaires et commerciales qu'il offre. Si bien que, limité à moins de 30 km de nos jours, le rivage maritime de la Babylonie, bordée par le Shatt al Arab, a toujours été convoité et souvent exploité par ses envahisseurs.

Un exemple, entre autres, le montre bien. En plein conflit avec les Perses Safavides, en 1775, le Sultan déléguait le gouvernorat de Bagdad à des Mamelouks circassiens avec mission de résister aux visées perses et aux périls bédouins. (Robert Mantran, op. référencé p. 395), alors qu'il imposait son pouvoir centralisé dans la province de Bassorah, plus stratégique. Les Ottomans ont longtemps rêvé de faire du golfe persique un lac ottoman.

Les colonisateurs successifs ont aussi cherché à diviser les provinces pour mieux régner et pour mieux isoler la Babylonie porteuse de tentations sécessionnistes récurrentes. De nombreux épisodes bien documentés montrent que les populations du sud ont régulièrement manifesté un fort penchant au particularisme.

C'est la fortune agricole qui a alimenté ce particularisme. Avec, en étendard, une revendication déjà citée et restée un peu mystérieuse, celle d'être gouvernée par sa propre monarchie des « Pays de la Mer ». En termes contemporains, il s'agissait d'une forme de différentialisme socio-culturel bien plus que d'un nationalisme local dont l'histoire ne porte pas de trace.

Dans ce groupe sudiste, le peuple des marais irakiens occupait une place particulière. En rend bien compte un rapport rédigé par un haut fonctionnaire ottoman, en 1567, adressé au grand Vizir du Sultan. Son point de vue est clair et sans nuances, c'est un peuple rebelle qu'il faut mater et soumettre par tous les moyens (Nicolas Vatin Les Ottomans dans le texte, op. référencé p. 237)

Ce rapport est doublement révélateur parce qu'il caricature à l'excès les traits d'un peuple insoumis et qu'il illustre les méthodes répressives du colonialisme ottoman.

Un explorateur anglais (Wilfried Thesiger, op. référencé) a proposé, dans les années 1950, l'appellation « Arabes des marais » un peu réductrice. Plus appropriée est celle d'un autre explorateur anglais (Gavin Maxwell, op. référencé) qui parle du « Peuple des roseaux », au milieu desquels il vit et dont chacun sait qu'ils plient mais ne rompent pas.

Les marais d'Irak ont de tous temps été une aire de passages, de brassages, de refuge et donc de métissage qui ont engendré une population quasi exclusivement musulmane, mais pas uniquement arabe. Et, ces quarante dernières années ont vu arriver en masse des exilés, des fuitifs, des réfugiés et des déserteurs des multiples conflits qui secouent le pays.

Le peuple des marais a pu regrouper près de 300 000 membres aux meilleurs moments. Bien qu'ils soient moins nombreux de nos jours, certains exilés souhaitent et envisagent néanmoins de revenir. Et pourtant, la résistance continue malgré tout. Le peuple des marais est un peuple à part, souvent craint et méconnu injustement.

Hors des marais est regroupée, notamment dans les grandes et moyennes villes du sud, une population largement urbanisée, mais héritière des mêmes traditions. Cette population, aussi diversifiée et métissée que celle des marais, forme une société qui, tout en étant assez ouverte et très hospitalière, n'en est pas moins socialement hiérarchisée et tribalisée. Une société victime d'une grave et durable crise économique multipliant les inégalités sociales criantes. Et, dans ce melting-pot véritablement babylonien, le défi le plus apparent est celui de la religion.



Fig. 8 : La répartition géographique ethnoreligieuse.
Al Bayan center for planning and studies 27/02/2021 H Al Khafaji

La question confessionnelle

Le sud irakien, le plus peuplé, est massivement chiite, alors que Bagdad et le nord sont majoritairement sunnites, Kurdistan compris (fig.8). Ce dualisme confessionnel soulève quelques difficultés qu'il ne faut cependant pas surestimer. En occident, on se méprend beaucoup sur le chiisme. S'il est un problème pour l'Irak, c'est plus aujourd'hui un problème international qu'intérieur, celui de ses relations avec le voisin iranien.

Certes, deux des principales villes saintes du chiisme, Nadjaf et Karbala, sont situées dans le sud irakien. Deux proches du Prophète – Ali et Hussein - y ont chacun leur mausolée qui ont toujours servi de lieux de pèlerinage, voire de refuge, pour les chiites persans. Mais, jusqu'au milieu du XVII^{ème} siècle, soit 1000 ans après l'Hégire, le chiisme restait minoritaire parmi les populations de la Babylonie, comme dans l'ensemble du monde arabe (cf. P.J. Luizard, op. cité, p 171)

C'est après 1638 et la victoire décisive à Bagdad du Sultan ottoman Mûrat IV sur les Perses Safavides que le chiisme a commencé de faire des adeptes en grand nombre dans le sud irakien. Il y a plusieurs raisons à ces conversions, notamment dans la culture

des tribus récemment sédentarisées, mais l'un des motifs apparents est qu'il s'agit d'un choix raisonné d'opposition et de résistance aux Ottomans sunnites.

Ce furent aussi des choix de convenance personnelle car la dissidence chiite entraînait la non reconnaissance des fidèles par les autorités ottomanes. (Voir Jean Pierre Filiu, *Le milieu du monde*, 2021) Bien sûr, les chiïtes s'en trouvaient sanctionnés et même parfois persécutés. Mais les hommes échappaient ainsi, non pas à l'impôt dû au Sultan, mais à la conscription dans les armées de l'occupant.

Il ne faut donc pas inverser les liens de causalité. Le chiïsme en Babylonie n'est pas la cause mais la conséquence de l'esprit de résistance, en l'occurrence aux Ottomans sunnites. D'autant plus que jusqu'à sa disparition, soit pendant trois siècles, les sultans ottomans ont constamment favorisé et assis leur pouvoir sur les élites bagdadiennes ou nordistes restées sunnites, en marginalisant les chiïtes et en pressurant la province du sud.

À partir de 1920, le mandat britannique a adopté la même politique et la jeune monarchie irakienne à partir de 1933, elle-même sunnite, n'y a pas dérogé bien que les sunnites ne représentent plus qu'une minorité de la population irakienne. Après la révolution de 1958, la situation aurait pu évoluer mais Saddam est arrivé trop vite, lui-même issu de la minorité sunnite, et qui en a systématisé la domination par le parti Baass, l'instrument politique de sa dictature. Conclusion : en 350 ans de marginalisation, le Chiïsme d'abord minoritaire est devenu l'emblème distinctif du sud irakien tout en étant majoritaire dans l'ensemble de l'Irak.

L'invasion américaine, en 2003, fut, comme chacun sait, improvisée et ignorante des réalités. Pour effacer toutes traces de SH, une campagne de « débaasification », autrement dit de « désunnisation » fut imposée de manière systématique, consistant à dégager, sans nuance ni salaires, des centaines de milliers de cadres, de militaires et de fonctionnaires du régime défait.

La communauté chiite prise de court n'était absolument pas prête à ce grand remplacement. On en connaît les deux conséquences catastrophiques : de nombreux cadres sunnites, limogés brutalement et sans ressources, sont allés grossir les rangs de Daech qui a envahi le nord du pays ; les milices chiïtes pro iraniennes appelées en renfort contre Daech en ont profité pour s'installer dans le sud irakien.

Et, c'est bien là que réside le principal enjeu de la question religieuse. À la différence de sa version iranienne qui s'est surtout depuis quarante ans radicalisée, le chiïsme irakien a toujours été modéré et ouvert, probablement parmi les plus tolérants du monde arabo-musulman.

Les chiïtes sud irakiens ne s'opposent pas par principe aux sunnites. Le sentiment de commune appartenance et de patriotisme irakien est assez partagé. Cet « œcuménisme » s'était déjà manifesté au cours de la révolution de 1920 pour l'indépendance de l'Irak (cf. Luizard, p.361), mais les autorités britanniques s'employèrent à le réduire avec la complicité de la classe dirigeante sunnite et l'impuissance du régime hachémite.

L'opposition continue aux Perses, aux Ottomans, aux Britanniques, à la monarchie hachémite ou à la dictature de SH n'a jamais été portée par un ostracisme confessionnel. La majorité de la population sudiste ne se reconnaît pas dans un affrontement chiïtes irakiens v/ sunnites irakiens.

En revanche, l'histoire sur ce point se répète un peu. C'est la présence sur son sol de milices chiïtes pro-iraniennes qui crée un problème politique et diplomatique. Certains évoquent le risque de « milicisation » du pays (cf. Adel Bakawan, op.référéncé, p.237). La grande majorité de la population aspire à en être libérée. Tant qu'elle ne le sera pas, la Babylonie ne parviendra pas à retrouver la maîtrise de ses affaires intérieures, parmi lesquelles la sauvegarde des marais et des ruines de cités antiques.

Conclusion

Au final donc des risques de tous ordres menacent en Babylonie un patrimoine écologique et antique exceptionnel. Mais l'espoir subsiste malgré les difficultés et obstacles à surmonter.

L'inscription des marais et des cités antiques au Patrimoine mondial a un double effet. D'une part, elle laisse les biens inscrits sous la responsabilité de l'État qui l'a demandée. C'est à lui qu'il incombe d'en faire un enjeu national. Mais, on sait que, malgré la rente pétrolière, les moyens de l'État irakien sont très contraints. D'autre part, l'inscription au PMH place aussi les marais et les sites suméro-babyloniens sous la sauvegarde internationale. Elle permet donc l'accès à la coopération internationale, à une assistance matérielle et financière sous le contrôle et le suivi d'organismes indépendants. Il y a donc un double engagement de l'État signataire et de la communauté internationale.

Cette communauté internationale, aujourd'hui, va très au-delà des seuls États. Elle inclut aussi de nombreux organismes et institutions publics et privés, des programmes internationaux, des collectivités infra étatiques, des O.N.G, des établissements publics, des fondations, des associations et même désormais des entreprises, qui doivent être sensibilisés à ces causes. Avec ici une vraie singularité due au caractère non dissociable des enjeux archéologiques et de biodiversité entremêlés. C'est le sens du message que j'ai essayé de vous transmettre.

Concernant le patrimoine archéologique, des fouilles ont repris depuis quelques années et plusieurs équipes sont prêtes en France, en Italie, aux États Unis et ailleurs à apporter leurs concours aux archéologues irakiens. Mais le rétablissement de la sécurité des sites et même les bonnes volontés ne suffiront pas. C'est toute une politique du patrimoine, de sa conservation difficile et de sa mise en valeur qui est à construire, avec les besoins de compétences et de formation qu'on imagine.

Concernant les marais et les fleuves et tout l'ensemble agropastoral, la tâche est plus ardue. Un seul exemple : les longues années de guerre ont provoqué l'assèchement d'une partie des marais. Mais en outre, elles ont parsemé leur sol de débris d'armements, d'équipements et de matériels militaires abandonnés sur place. Les marais n'en sont pas encore totalement débarrassés.

La nature est résiliente, elle en a fait la preuve dans le passé. Mais, avec toutes ces catastrophes et la crise climatique qui sévit, rien sans doute ne sera plus comme avant. Outre la sauvegarde, c'est de la reconstitution du vivant et de la biodiversité qu'il s'agit, pour la flore essentielle à la revitalisation du biotope, pour la faune indispensable à sa renaissance et pour les personnes qui choisissent d'y vivre. Avec, là-aussi d'importants besoins de compétences et de formations.

Les idées ne manquent pas. Les bonnes volontés non plus. Mais la communauté internationale dans toute sa diversité scientifique culturelle et institutionnelle a trop souvent la tête ailleurs. Il est vrai que les grandes causes internationales sont nombreuses et que, souvent, il faut bien faire des choix.

Mon propos a cherché à vous présenter un tableau réaliste mais subjectif de la Babylonie. J'espère vous avoir aussi montré, voire convaincus, que l'enjeu pour elle, au cœur des grandes problématiques contemporaines, est à la fois d'être - au sens propre - une contrée remise à flots, mais aussi de servir de laboratoire exemplaire pour la résolution d'autres crises menaçantes.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

André-Salvini Béatrice, *Babylone*, Que sais-je ? PUF 2019

- Bakawan Adel, *L'Irak- Un siècle de faillite De 1921 à nos jours*, Tallandier 2021
- Bazin Marcel : *Tigre et Euphrate* - CNRS éditions Paris 2021
- Borromeo Elisabetta et Vatin Nicolas, *Les Ottomans par eux-mêmes*, Les Belles Lettres 2020
- Bottero Jean et Stève Marie Joseph, *Il était une fois la Mésopotamie*, Gallimard Découvertes 2019
- Butterlin Pascal, *Histoire de la Mésopotamie Dieux Héros et Cités légendaires*, Éditions Ellipses 2019
- Capdepuy Vincent, *Chroniques du bord du Monde Histoire d'un désert entre Syrie, Irak et Arabie*, Payot 2021
- Charpin Dominique, *Hammurabi de Babylone*, PUF 2003
- Samuel Noah Kramer, *L'Histoire commence à Sumer*, Préface de Charpin Dominique Champs histoire 2015
- Dujali Ammar, *Les marais mésopotamiens et la question de l'habitat à venir*, Université de Grenoble Thèse 2012
- Filiu Jean-Pierre, *Le milieu des mondes Une histoire laïque du Moyen Orient de 395 à nos jours*, Éditions du Seuil 2021
- Filiu Jean-Pierre, *Les Arabes - Leur destin et le nôtre* La Découverte 2015
- Grandpierre Véronique, *Histoire de la Mésopotamie* Folio Histoire 2010
- Hanse Olivier, *Les Seuils du Moyen Orient Histoire des frontières et des territoires* Éditions du Rocher 2017
- Habib Hourani Albert, *Histoire des peuples arabes* Éditions du Seuil 2007
- Huot Jean-Louis, *Une archéologie des peuples du Proche Orient* Éditions Errance 2004 (2 volumes)
- Jean Patricia, *Islam chiite : culture religieuse et expression politique ; le cas de l'Irak post S.H.* Université du Québec 2007 Mémoire
- Joannès Francis, *Les premières civilisations du Proche Orient* Belin 2006
- Louër Laurence, *Sunnite et Chiites Histoire politique d'une discorde* Seuil 2017
- Mantran Robert (direction), *Histoire de l'Empire ottoman* Fayard 2018
- Martinez-Gros Gabriel, *L'Empire islamique : VII^e/ XI^e siècle Passés composés* 2019
- Maxwell Gavin, *Le peuple des roseaux* Flammarion 1961
- Popovic Alexandre, *The revolt of african slaves in Iraq in the 3rd / 9 th century* Markus Wiener Publishing printing 2011
- Pournelle Jennifer, *Settlement and Society : Ecology, Urbanism, Trade and Technology in ancient Mesopotamia* Ed. Stone UCLA 2007

Pournelle Jennifer, *Resilient Landscapes : Riparian evolution in the Wetlands of southern Iraq* University of Chicago 2016

Sanlaville Paul, *Considérations sur l'évolution de la Basse Mésopotamie au cours des derniers millénaires* *Paleorient* vol. 15/2 1989

Sourdel Jeanine et Dominique, *Dictionnaire historique de l'Islam* PUF (Irak : p ; 399) 2017

Thesiger Wilfred, *Les arabes des marais* Terre humaine Plon 1983

DOCUMENTATION EN LIGNE

Institut français du proche orient IFPO (Ministère des affaires étrangères) Médiathèque <https://www.ifporient.org/>

UNESCO Patrimoine mondial Comité du Patrimoine mondial - Portail du patrimoine mondial <https://fr.unesco.org/>

Institut de recherches et d'études Moyen Orient Méditerranée IreMMO – Direction : Jean-Paul Chagnollaud <https://www.iremno.org>

Collège de France – CNRS et autres.

UMR 7192 Proche orient/Caucase Langues, Archéologie, Cultures : <https://digitorient.com/>

ARCHIVES BABYLONIENNES XX^e/XVII^e siècle avant notre ère. Direction : Dominique Charpin, <https://www.archibab.fr>